

Dossier de la semaine

Dans le berceau du football

Tout savoir sur les centres de formation des clubs wallons

Le recrutement

Les clubs partenaires

La gestion du stress

La scolarité

La charge de travail

L'échec aux portes de l'équipe première

La gestion des parents

Le suivi psychologique

La vie en internat

La transition vers les pros

■■■



Le recrutement, parcours du combattant pour les jeunes footballeurs

Pour pouvoir intégrer un centre de formation, les étapes sont nombreuses.



Parfois très tôt, les jeunes footballeurs sont soumis à une grande panoplie de tests.

© C.H.

Il n'est pas si facile d'entrer dans le monde captivant du football professionnel. La première étape d'un long voyage commence par le recrutement. Une fois tapé dans l'œil du recruteur, il n'y a plus le droit à l'erreur.

Le jeune joueur suit un long périple dont l'arrivée ne lui sera profitable que s'il fait partie des meilleurs. Jean-Louis Daras, responsable recrutement à l'École des Jeunes du Sporting de Charleroi, explique toutes les étapes jusqu'à l'entrée officielle au sein du club.

La première visite

Le recrutement se joue parfois sur un coup de chance. Pour déterminer quoi et surtout qui regarder, le recruteur se base sur deux approches. La première concerne les relations avec les autres clubs de la région. « Dans un petit pays comme la Belgique, tout se sait d'une manière ou d'une autre. Si un joueur a énormément de talent,

cela monte vite aux oreilles des grands clubs », explique Jean-Louis Daras.

La deuxième approche, plus cadrée, se concentre sur les résultats en championnat. En début de saison, le recruteur s'organise pour voir un maximum de matchs interprovinciaux. Comment choisir les matchs qu'il faut voir ? En fonction des résultats de la saison précédente. Si les meilleures équipes de D3Amateurs s'affrontent, un recruteur se trouve très certainement parmi le public. Mais ce calendrier de visites peut varier selon les surprises du championnat.

« Évidemment, si un club a fini en bas du classement la saison dernière et se trouve dans le top cinq cette saison, j'envoie automatiquement un recruteur pour voir ce qu'il se passe ».

Le repérage

Une fois le joueur ciblé, une visite sur un match ne suffit pas. « Nous commençons à regarder

concrètement des joueurs à partir de douze ans. En général, en dessous de cet âge, nous le gardons simplement dans un dossier et nous regardons comment il évolue », affirme Jean-Louis Daras.

Impressionné au premier regard, le recruteur envoie d'autres recruteurs observer le jeune joueur. Toutes les 3 semaines, le club s'engage à aller voir le futur prodige jouer. Pour l'envoyer à la prochaine étape, il lui faut au minimum deux avis positifs de deux recruteurs différents.

La convocation

Les affaires sérieuses commencent. Une entrevue entre le directeur du centre de formation, le joueur et un membre de son club actuel s'organise. Les trois parties discutent de l'avenir du jeune footballeur et le directeur lui propose de passer à une ou plusieurs séances d'entraînement pour qu'il montre ce qu'il a dans le ventre.

Selon Jean-Louis Daras : « en moyenne, nous effectuons cette démarche avec 150 jeunes toutes catégories confondues. Au total, pour des raisons diverses et variées qui dépendent du jeune ou du club, il en reste quinze. » Difficultés de s'adapter au niveau de jeu, stress parental ou encore volonté du jeune joueur de rester à un niveau plus amateur, les raisons de cette baisse de candidats sont diverses.

La dernière étape : les tests

Le talent est indéniablement la motivation principale d'un recrutement, mais faut-il encore savoir le gérer sous tous ses aspects. Une série de tests attendent le joueur en vue de son intégration totale au sein du club. Des médecins font un point sur sa santé et regardent si le jeune souffre de problèmes cardiaques. Sa forme physique est aussi scrutée de près par les membres du staff du club.

Le jeune doit aussi assister à un, ou plusieurs selon les cas, rendez-vous avec un coach mental, qui évaluera son aptitude à gérer la vie en internat et les autres situations qui pourraient fragiliser sa santé psychologique.

Une dernière étape, qui n'est pas à sous-estimer, est aussi relevée par Jean-Louis Daras : « le responsable scolaire du club observe aussi les bulletins. Entrer dans un centre de formation, c'est aussi savoir gérer à l'école parce que le jeune a peu de temps à lui entre les entraînements et les cours. Nous regardons s'il sera capable de gérer ces deux aspects. »

La décision de recruter un joueur n'est donc pas prise à la légère, à la fois pour le bien du club mais aussi pour celui du jeune. Il faut savoir tenir bon et surtout que toutes les parties, dont les parents et le club initial, soient d'accord. Il faut donc être patient si le jeune prodige veut espérer, un jour, entrer dans la cour des grands.

Les clubs partenaires : un réseau win-win

Jaouad Zteyat, correspondant qualifié au RCS Verviers, est à l'origine de la collaboration du club avec le Standard de Liège.

Interview

Pour les jeunes de U6 à U12, Le Standard innove dans son recrutement depuis la saison 2017-2018. Le réseau des clubs partenaires a pour but de faciliter l'arrivée de futurs prodiges venant des clubs amateurs de la région.

Les conditions ? Avoir obtenu 2 ou 3 étoiles au label ACFF (Association des clubs de Football Francophones). Ce label évalue la qualité de formation des clubs wallons en fonction notamment de leurs entraîneurs diplômés et de la qualité des entraînements pour ensuite se concrétiser en nombre d'étoiles, les 3 étant les meilleures formations.

Au total, 21 clubs ont rejoint le projet, dont le RCS Verviers, club de provincial 2B dans la région liégeoise. Grâce à Jaouad Zteyat, le club renait et maximise sa qualité de formation, en envoyant régulièrement des jeunes à l'Académie Robert-Louis Dreyfus.

Depuis quand le RCS Verviers compte-t-il dans

le projet des clubs partenaires du Standard de Liège ?

« Nous sommes là depuis le début du projet, c'est-à-dire 2017. Le Standard nous a contacté en février pour savoir si nous étions intéressés de collaborer avec eux. Nous avons estimé que c'est un excellent projet, il est très rare qu'un club professionnel comme le Standard de Liège collabore avec des clubs amateurs. »

Durant ces 3 saisons, combien de jeunes du club ont-ils commencé une collaboration avec le Standard ?

« Depuis 2017, nous avons envoyé environ 10 joueurs au Standard, toutes catégories confondues. Cela dépend des saisons et de ce que les autres clubs ont à proposer aussi. »

En quoi consiste ce partenariat ? Quels sont les avantages pour le club de s'associer avec un club comme le Standard ?

« Nous avons signé un contrat qui stipulait qu'en échange de recommander nos jeunes les plus prometteurs du club, nous avons droit à divers avantages



©Standard de Liège

Jaouad Zteyat, en chemise à carreaux au centre, entouré des autres protagonistes de ce partenariat

liés au Standard. C'est très varié. Cela va de réduction à la boutique officielle du Standard à une visite du stade tous les ans ou encore assister à un match de championnat ou de coupe d'Europe. Mais il y a aussi des éléments plus concrets, comme une invitation à participer à un tournoi annuel avec les clubs partenaires et le Standard. »

Y a-t-il aussi un intérêt financier dans ce partenariat ?

« Nous n'avons pas un avantage financier direct, peut-être indirect lorsque les joueurs du Standard participent à nos tournois. Il y a plus de public donc plus d'en-

trées, plus de consommations à la buvette... Mais dans le contrat, il n'y a pas d'argent en jeu. »

Que gagne votre club à laisser partir un de ses joueurs au Standard ?

« Techniquement, Le club ne gagne rien à ce niveau-là. Mais nous avons une grande fierté pour la qualité de notre formation des jeunes. Le fait que le Standard s'approche de nous démontre l'excellence de notre centre de formation, ce qui est très satisfaisant pour un club comme le nôtre. »

Quels sont les avantages stipulés dans le contrat pour les deux parties ?

Clubs partenaires	Standard de Liège
Invitation à assister à un match de championnat ou de coupe d'Europe du Standard.	Recommandation des joueurs prometteurs entre U6 et U12.
Invitation d'une ou plusieurs équipes à participer à un tournoi annuel du Standard.	Remise d'une fiche signalétique avec toutes les personnes de contact du club partenaire.
Autorisation d'assister aux entraînements du Standard pour les entraîneurs en formation (Brevet ou UEFA).	
5 photos du club diffusées dans le Standard Magazine par saison.	
Relais sur les réseaux sociaux du Standard d'événements organisés par le club.	
Si un joueur du club passe en équipe première au Standard, le club aura droit à des remerciements officiels.	
Si un joueur de minimum 17 ans du Standard trouve un accord avec le club partenaire et que le Standard ne veut plus le conserver, ce dernier s'engage à accepter un transfert gratuit de ce joueur.	
Réduction à la boutique officielle du Standard.	
Une visite du stade offerte	

Demain: «L'école n'est pas un plan B »

Avant de devenir des stars du football, les apprentis footballeurs sont avant tout des étudiants. Pour se rapprocher au plus près d'une scolarité normale, les centres de formation mettent en place divers programmes pour les étudiants en difficulté.

Comment le club gère-t-il la scolarité de ses jeunes ? Ont-ils un statut spécifique de sportif de haut-niveau ? La réponse dans votre journal de demain.

« L'école n'est pas un pla

Centre de formation et scolarité

Depuis plusieurs années, les clubs wallons professionnels investissent de plus en plus de temps dans la scolarité de leurs jeunes.

La scolarité des jeunes joueurs est la priorité numéro un de leur parcours. Cette parole sacrée peut être entendue dans les centres de formation des clubs wallons. La gestion scolaire des joueurs n'est pas une tâche facile et nécessite énormément d'organisation.

Depuis plusieurs années, différentes selon les clubs, les centres se sont lancés dans une machinerie de précision pour ne faire perdre aucune minute à l'apprentissage scolaire et à l'évolution sportive. Comment fonctionne ce système et quelles sont les possibilités pour gérer au mieux sa scolarité dans un centre de formation ? Explications.

L'internat

Pour les joueurs les plus éloignés du club comme pour les plus investis, les clubs mettent à disposition des places dans un ou plusieurs internats de la région. Ces internats connaissent la situation de ces «locataires» et ils se sont adaptés au rythme de vie de ces jeunes, en mettant à disposition des salles d'étude le soir après les entraînements par exemple.

Des bus, affrétés par le club, se chargent d'emmener ce beau monde à l'école et aux entraînements pour ensuite les ramener dans les environs de vingt heures, tous les jours, à l'internat. « *C'était assez compliqué pour nous, parce qu'on était livrés à nous-mêmes et qu'il y avait beaucoup de choses à penser. Mais le club a vraiment bien organisé ça et cela nous permettait de nous concentrer sur nous et de ne pas rentrer sur les rotules tous les soirs* » explique Maxence Herode, ap-

prenti de l'Excel Mouscron durant toutes ses études secondaires.

Les écoles-partenaires

Les Instituts Saint-Véronique et Marie-José pour le Standard de Liège, l'Athénée Royale Vauban pour le Sporting Charleroi ou encore le Collège Sainte-Marie pour l'Excel Mouscron, voici les noms de quelques écoles qui collaborent avec les clubs pour permettre aux jeunes d'avoir une scolarité normale. Il n'est pas question d'adapter les horaires de tous les élèves pour une petite poignée mais bien de construire un environnement pour les membres du programme « Foot-Élite ».

Ce programme permet aux jeunes espoirs du football belge de greffer des séances d'entraînement dans leur programme scolaire tout en gardant la majorité des cours

essentiels à leur cursus. Comment ? En leur supprimant des cours tel qu'éducation physique et en organisant des cours de rattrapage en dehors des heures scolaire ou durant des heures de fourche. Ce plan, créé depuis maintenant une vingtaine d'années, permet aux joueurs d'obtenir un CESS, comme un élève normal, tout en approfondissant son objectif sportif.

Le coordinateur scolaire

Pour organiser le programme «Foot-Élite », les clubs ont engagé des coordinateurs scolaires afin de faire la passerelle entre l'école et le centre. C'est le cas de Charles Wauters, professeur à l'Institut Saint-Laurent à Liège et coordinateur scolaire du Standard de Liège. Il explique : « *à partir des U15 jusqu'au U21, nos joueurs ont des entraînements tous les jours. C'est aussi le rôle du club de faire en sorte qu'ils aient un bon bagage scolaire en plus du football car on ne sait pas ce qui peut arriver. Ils doivent prendre*

conscience que l'école n'est pas un plan B, le football est un plan B. » Pour encourager les jeunes à s'investir à l'école, le club se donne aussi un droit de regard sur les résultats scolaires.

Le coordinateur scolaire passe régulièrement en revue les bulletins et agit en conséquence : remédiation, soutien scolaire à l'internat et même sanction sportive dans les cas plus graves sont les quelques outils que les clubs mettent en place.

L'école des devoirs

Pour éviter d'aller jusqu'à la privation d'entraînement ou de match, des clubs comme le Standard ou Charleroi ont créé récemment l'école des devoirs, des séances de remédiation que les clubs proposent, et parfois imposent, à leurs joueurs.

Tous les mercredis après-midi à Liège et tous les lundis, mardi et jeudi à Charleroi, des professeurs, issus des écoles-partenaires, viennent selon les besoins pour rattraper



Pour Charles Wauters, le message est clair : priorité à l'école.

© Capture d'écran interview réalisée par Robin Gille

an B »

L'apprentissage sans la case internat



per les divers retards.

Pour Thomas Trimpont, responsable éducation au Sporting Charleroi et chargé de ce programme, il était indispensable de créer l'Ecole des devoirs : « à partir de deux échecs au bulletin scolaire, nos jeunes suivent obligatoirement ces sessions. Sur les quarante joueurs que je suis, on peut dire qu'il y a environ cinq personnes qui ont vraiment besoin d'y aller. Mais si d'autres veulent y participer, ils sont évidemment les bienvenus », explique-t-il.

Il existe donc une multitude de possibilités pour le jeune joueur de maintenir sa scolarité au mieux malgré l'investissement sportif. « Mais pour cela, il faut que le jeune ait l'envie », ajoute Charles Wauters. « Cela fait aussi partie de notre rôle qu'il reste les pieds sur terre et qu'il reste concentré sur l'école, puis sur le football », conclut-il. Toutes choses ont un ordre, il faut savoir le garder.

Certains parents font le choix de garder leur enfant à la maison et de le laisser hors du système.

Malgré les efforts montrés par les clubs pour tenter de maintenir une scolarité normale à leurs jeunes, des parents restent sceptiques et font le choix de s'occuper de leur enfant et de ne pas l'envoyer en internat.

C'est le cas de Laurent Denuit, habitant à Nivelles, dont le fils évolue dans le centre de formation du Sporting Charleroi dans la catégorie U21. A la fois manager puis coordinateur scolaire de son enfant, Laurent s'arrange seul avec l'école pour que son fils puisse assister aux entraînements et aux matches

« A chaque début d'année, je discute de la situation avec le directeur. Nous utilisons aussi tous les demi-jours d'absences justifiées qui sont autorisés par le FWB (Fédération Wallonie-Bruxelles) », affirme-t-il. Les entraînements pour les jeunes élèves sportifs

étant considérés comme des absences justifiées, Robin Denuit a droit de louper 20 demi-jours de cours maximum.

« Nous avons regardé les écoles que le club offrait, mais nous n'étions pas satisfaits de la qualité de l'enseignement proposé. L'objectif de notre démarche, c'est de ne pas devoir faire un choix entre football et études. »

«Ne pas choisir entre football et études.»

Le choix de Laurent, et de son fils, est suivi par des dizaines de parents, qui ne trouvent pas d'inconvénient à conduire leur enfant, tous les jours, à l'entraînement pour garantir son éducation et pour ne pas le laisser livré à lui-même.

Mais cette décision a aussi des conséquences. Avec cette démarche de faire cavalier seul, son fils n'a pas droit au statut de «Foot-Elite ».

Un statut qui fait beaucoup de différences

Faire cavalier seul a des conséquences, notamment dans l'octroi du statut « Foot-Elite ».

Organisé par l'Union Belge de Football et par la Fédération Wallonie-Bruxelles depuis bientôt vingt ans, le statut de « Foot-Elite » permet au jeune joueur d'accéder à un enseignement le plus normal possible ainsi que d'obtenir le statut d'espoir sportif.

Les cours, organisés en partenariat avec le club, sont agencés pour permettre aux jeunes d'assister aux entraînements et de jouer les matches en semaine.

Être dans l'internat prévu par le club inclut directement le jeune dans ce statut. Dans le cas de Robin Denuit, il n'a pas droit d'intégrer le « Foot-Elite ». Un choix réfléchi avec son père qui considère que « le diplôme est le même, mais la formation ne l'est pas. »

Ce statut offre malgré tout le même diplôme que les élèves dont la scolarité est plus classique et permet au jeune de poursuivre des études supérieures, s'il le souhaite, tout en continuant sa carrière sportive.

Demain:

« Rentrer tous les jours à 20h30, ce n'était pas évident »

« Quitter ma famille à 13 ans, ce n'était vraiment pas évident. Mais le plus dur c'était de me gérer après les entraînements et l'école, parce qu'une fois seul, il n'y avait quasiment jamais personne pour me dire de travailler ».

Évoluer dans un centre de formation, c'est aussi devoir gérer une grande quantité de travail sportif et scolaire. Loin de sa famille, la responsabilité psychologique des joueurs repose sur le club.

Comment le staff gère-t-il cette situation ? Qu'en pensent les psychologues du sport ? La réponse dans votre journal de demain.

	Foot-Elite	Scolarité «classique»
Les cours	L'étudiant bénéficie de cours en moins	L'étudiant doit suivre tous les cours
Les options	L'étudiant ne doit pas choisir d'option	L'étudiant doit prendre une option
Les entraînements	L'étudiant assiste à quatre entraînements organisés par l'Union Belge, généralement durant des heures de fourche ou des heures de cours qu'il rattrapera en remédiation	L'étudiant assiste à tous les cours.
Les demi-jours d'absences autorisés	30 demi-journées	20 demi-journées
Le diplôme	CESS (Certificat d'enseignement secondaire supérieur)	

« Rentrer tous les jours à 20h30, c'était parfois épuisant »

Les agendas sont chargés pour les jeunes en centre de formation.



Jérôme Neuville lors de son passage chez les Rouches.

Début vers 6h45 et fin de journée vers 21h, la vie des joueurs en centre de formation n'est pas de tout repos. Entre les séances d'entraînement et l'école, l'apprenti n'a pour ainsi dire que peu de temps pour lui. Séparé de sa famille pour vivre dans un internat avec ses camarades d'entraînement, le jeune joueur jongle, tant bien que mal, avec tout ce qu'il doit faire chaque jour.

Les entraînements et l'école

Pour les plus jeunes du centre, avant les U15, les clubs wallons comptabilisent quatre entraînements par semaine, du lundi au jeudi les laissant ainsi respirer avant le week-end. Mais à partir de cette catégorie, la cadence

s'accélère. Les joueurs passent à six entraînements, puis à huit. Les membres du programme «Foot-Elite» vont même jusqu'à 11 entraînements par semaine, plus ou moins intenses selon le programme organisé par les clubs et les membres de l'Union Belge de Football.

« Rentrer tous les jours à 20h30, c'était parfois épuisant. Le plus difficile était de se reconcentrer, de se remettre à travailler pour l'école sans prendre en compte la fatigue que nous avons accumulée la journée », peut-on entendre de

la part d'un ancien joueur du Sporting de Charleroi. En ne prenant pas en compte le mercredi, dont l'après-midi est en partie dédié à des cours de remédiation pour ceux qui en ont besoin, les joueurs-élèves n'ont pas d'autre choix que de faire leur devoir le soir, à l'heure où la majorité des ménages mange en Belgique.

« J'avais des facilités à l'école, donc cela ne me posait pas trop de problème, mais j'avais des copains qui étaient épuisés et qui ne savaient pas suivre le rythme imposé par le club », explique l'ancien joueur.

La séparation avec la famille

La caractéristique des centres de formation footballistique des clubs de première division est l'opportunité de vivre en internat. Avec ce choix d'envoyer son enfant dans une sorte de deuxième maison, certains sociologues, dont Julien Bertrand, auteur de «La fabrique des footballeurs», considère que les clubs se responsabilisent de la quasi-totalité de l'éducation du jeune. Un pari risqué qui concentre le jeune autour du ballon rond et le conscientise à s'auto-discipliner.

« Quitter ma famille à 13 ans, ce n'était vraiment pas évident. Mais le plus dur, c'était de me gérer après les entraînements et l'école parce qu'une fois seul, il n'y avait quasiment jamais personne pour me dire de travailler », déclare Jérôme Neuville, ancien membre du centre de formation du Standard de Liège.

Une responsabilité que les clubs tentent de ne pas prendre à la légère en engageant depuis quelques années des coachs mentaux. Comme une sorte de substitut d'un cadre psychologique, ces coachs sont «passe-partout», engagés à la fois pour régler des conflits en interne comme pour maintenir les pieds sur terre aux joueurs dont l'offre de contrat a fait tourner la tête.

Pas encore implantés lorsque Jérôme Neuville était en centre de formation, les coachs mentaux auraient été plus qu'utiles lors de son expérience selon lui. « Moi je ne gagnais pas d'argent quand je jouais, mais j'ai connu des jeunes, qui étaient sous-contrat avant dix-huit ans, qui avaient

« Quitter ma famille à 13 ans, ce n'était vraiment pas évident »

20h30,

Le coach mental, un rôle contesté

L'intégration des coachs mentaux dans les centres de formation n'est pas toujours approuvée par des psychologues du sport.



Selon Philippe Godin, un psychologue du sport se doit d'être présent à toutes les séances d'entraînement.

un cou énorme. Ils auraient bien eu besoin de cette aide psychologique. », conclut-il.

Juste avant l'équipe première

Malgré la charge élevée d'entraînements, la pression scolaire n'est pas non plus à négliger. Avec l'intensification de la charge sportive, les jeunes joueurs ne peuvent pas se permettre d'échouer à l'école.

Charles Wauters, coordinateur au Standard de Liège, l'affirme : « *en U21, que nous pouvons aussi considérer comme la réserve de l'équipe première, si le jeune n'a pas son diplôme de secondaire à ce moment-là, il va falloir l'avoir rapidement parce qu'il est quasiment impossible de tenir deux années à ce rythme. C'est aussi pour cela que nous misons beaucoup sur la scolarité de nos jeunes et que nous tentons de les aider au mieux dans la réussite.* »

Difficile donc de dissocier football et scolarité dans un centre de formation; l'un n'est rien sans l'autre et si l'un ralentit, l'autre aussi. Il est aussi possible de trouver des exceptions, mais les clubs de D1 en Wallonie assurent que les joueurs qui jouent et ont grandi en centre de formation n'avaient pas d'autre choix que de gérer et de réussir dans les deux domaines qui sont la base même d'un centre, le sport et l'étude.

Face à une telle charge de travail, il est difficile pour un jeune de ne pas céder à la pression. Les coachs mentaux sont là pour répondre à ce besoin. Manuel Dupuis, au Sporting de Charleroi depuis deux ans, occupe cette fonction. Son but? Maintenir la confiance en soi des jeunes, gérer le stress ainsi que les blessures et le traumatisme psychologique que cela peut engendrer. Un élément essentiel pour la bonne formation du jeune joueur.

Mais selon certains psychologues du sport, ce n'est pas suffisant. Philippe Godin, professeur émérite à l'UCLouvain et psychologue du sport depuis plus de vingt ans, considère que l'initiative est bonne sur le principe mais qu'énormément d'éléments sont encore à améliorer.

« *Il faut beaucoup plus que quelques séances de coaching mental pour ramener de l'humain dans ce sport. Quand je travaille pour un joueur ou une équipe, j'assiste à tous les entraînements et j'observe en prenant des notes. Aujourd'hui, la plupart des coachs men-*

taux des clubs de football accueillent les jeunes après qu'ils aient participé à trois heures d'entraînement, ce qui est totalement inutile parce qu'ils sont lessivés et veulent juste se reposer », explique-t-il.

Autre problème, la vie en internat. Philippe Godin n'est pas contre le sport-études, mais il estime qu'un sport aussi populaire que le football peut se permettre de trouver des solutions pour des jeunes qui ne sont pas prêts à se séparer de leur famille.

Le coach mental, étant uniquement de passage dans les clubs, ne peut pas soutenir cette charge émotionnelle. « *Ce n'est pas parce qu'un jeune est bon dans son sport qu'il est apte à vivre en internat. Sur le papier, l'internat est un isolement. Il faut suivre plus attentivement ces joueurs qui peuvent avoir des coups de mou et leur dire qu'ils peuvent retourner chez leurs parents pendant quelques temps ou créer tout un système qui fait qu'ils se sentiront soutenus.* »

Il ajoute ensuite : « *tout le monde n'est pas aussi bien entouré qu'un Eden Hazard ou un*

Borlée. dont le cocon familial était présent à tout moment. »

De par son expérience, Philippe Godin constate que le football n'est qu'en voie d'amélioration et que là où l'argent est présent, l'humain disparaît. Après avoir travaillé dans beaucoup de sports différents, il rapporte que, quand on l'appelle dans le milieu footballistique, c'est souvent trop tard.

« *J'ai remarqué que c'est où il y a le moins d'argent que cela fonctionne le mieux. Quand un club m'appelle, il veut des résultats dans la semaine, mais c'est avant tout un travail à long terme. L'idéal, c'est que les clubs engagent des psychologues du sport et coachs mentaux à temps plein pour chaque catégorie. Les clubs peuvent se le permettre financièrement mais je ne pense pas que cela arrivera de sitôt.* »

Le coach mental ne fait pas l'unanimité dans le monde de la psychologie sportive. Il y a une amélioration, mais le chemin est encore long avant de pouvoir garantir la santé psychologique des jeunes qui passent par une académie de football.

Demain: L'échec dans les centres

« *Quand nous devons annoncer à un jeune joueur que nous nous séparons de lui, nous l'annonçons froidement. C'est rude, mais c'est comme ça. Il n'y a pas de mystère. C'est une information qu'il faut divulguer le plus clairement possible.* », affirme Charles Wauters, coordinateur au Standard de Liège. L'échec dans le football est omniprésent, et les centres de formation ne font pas office d'exception. Comment les clubs gèrent-ils la sortie de ces jeunes du centre? La réponse, demain.

Équipe première : beaucoup d'apprentis peu d'élus

Analyse

Des centaines de jeunes s'entraînent pour espérer intégrer le noyau A, mais les places sont très limitées.

La concurrence pour devenir professionnel fait rage dans les centres de formation. Pendant que quelques jeunes joueurs arrivent en équipe première, des dizaines d'autres sont amenés à quitter le club. L'échec dans un centre de formation est inévitable.

Selon Charles Wauters, coordinateur depuis de nombreuses années au centre de formation du Standard de Liège, un jeune qui intègre un centre de formation a moins de quatre pourcents de chance de devenir, un jour, joueur professionnel dans un club de première division. Mais les clubs tentent tant bien que mal de trouver des solutions pour pouvoir gérer les nonante-six autres pourcents pour les remettre dans une situation pro-

fessionnelle et scolaire hors du centre de formation.

L'annonce

Un rendez-vous, l'entraîneur, le directeur du centre, le coach mental et finalement le jeune. Annoncer la fin d'une aventure n'est pas une chose facile, mais les clubs de première division ne passent pas par quatre chemins pour annoncer la nouvelle.

« Quand nous devons annoncer à un jeune joueur que nous nous séparons de lui, nous l'annonçons froidement. C'est rude, mais c'est comme ça. Il n'y a pas de mystère. C'est une information qu'il faut divulguer le plus clairement possible. », explique Charles

Wauters. L'annonce ne se fait pas attendre. Mais tous les clubs l'assurent, lorsqu'il faut se séparer d'un joueur, une solution est toujours proposée au jeune pour qu'il n'arrête pas sa carrière.

Une division inférieure

Comme pour le recrutement, les centres de formation de clubs de première division belge s'entourent d'un réseau de clubs partenaires.

Bien que le but initial de cette manœuvre soit d'amener les meilleurs joueurs du football amateur vers les centres, l'inverse se produit dans le cas présent.

Charles Wauters l'explique : « il ne faut pas être trop inquiet pour le jeune car le Standard fait partie des meilleurs centres de formation

de Belgique. Donc, quand un joueur sort du centre de formation, vous pouvez être sûr qu'il intéressera toute la filière des clubs qui se trouvent sous le Standard. Et il jouera. »

Les grands clubs ont tous un projet, mais il ne concerne pas que le club en lui-même. L'éventuel plan d'évacuation du jeune prône avant tout son accompagnement. « A telle date de chaque saison, les entraîneurs doivent dire le noyau de l'année d'après. Donc cela sous-entend que des joueurs doivent partir. Et là, notre rôle est d'avoir construit un projet assez bien pensé pour ces jeunes pour que l'axe soit tracé pour eux, que ce soit au Standard ou ailleurs. »

La réalité du nombre

Un noyau d'une équipe première est composé d'environ vingt-cinq joueurs, difficile donc de contenter les centaines de

« Il y a un écrémage naturel qui se fait »



pelés,

jeunes qui évoluent dans le centre de formation, surtout lorsque les joueurs arrivent dans les catégories plus âgées qui se rapprochent du noyau A. Charles Wauters connaît ce cas de figure et en a déjà vu passer au Standard. Il commente : « *le cas classique, c'est un jeune qui a été très bon dans son club amateur, qui vient au Standard et qui passe toutes les catégories d'âge facilement. Et puis en U18, il n'y a plus rien. Il y a donc un écrémage naturel qui se fait et le jeune se prend de plein fouet la réalité du nombre qui est qu'un noyau est égal à une vingtaine de places.* »

Assez défaitiste sur la question, Charles Wauters explique malgré tout la conscientisation du jeune face à cette réalité : « *A partir du moment où l'on prend en compte ce cas de figure, nous savons qu'il y aura des déçus. Mais c'est une réalité. Il faut laisser partir des joueurs, que ce soit pour une question de taille, de vitesse ou de mentalité. Il y aurait moins de déçus si les jeunes, et leurs agents, prenaient ceci en compte.* »

Concernant l'accompagnement du jeune après son renvoi de l'Académie, Charles Wauters considère que cette aide n'a pas forcément lieu d'être. Il conclut : « *Notre philosophie est de les accompagner pendant, pour qu'à ce moment-là, ils soient déjà diplômés à l'école ou sur les rails pour l'être. Mais il ne faut pas se voiler la face, il y a des jeunes, qui ne sont pas conservés par le Standard, qui décident d'aller tenter leur chance ailleurs tout simplement.* » Il n'y a donc pas, ou du moins peu, d'accompagnement après la formation. Les clubs se concentrent avant tout sur la sensibilisation des jeunes pour ne pas tomber de haut face à une réalité parfois brutale.

Même expérience, avis opposés

Témoignages

Jérôme Neuville et Maxence Hérode ont subi cette réalité du nombre. Au pas de l'équipe première, ils ont été contactés par le directeur du centre de formation pour mettre fin à l'aventure. Mais l'expérience retenue par ces deux joueurs n'est pas du tout la même.



Jérôme Neuville : « *Je suis resté six années au Standard de Liège, durant toutes mes années secondaires. J'ai fait cinq bonnes saisons et une moins bonne. Lors de ma dernière saison au Standard, j'ai joué deux matchs uniquement. Le*

problème, c'est que personne, aucun membre du staff, ne m'a expliqué pourquoi.

Peu avant la fin de la saison, on m'a invité dans le bureau du directeur du centre de formation. Une personne m'a simplement dit : « Écoutez Monsieur, vous êtes trop petit pour jouer défenseur central. » Et c'était fini.

J'étais assez dérouté parce que ce n'est pas une bonne excuse selon moi. Si ils me trouvaient trop petit, ils auraient pu me mettre dans une autre position plus tôt. J'aurais préféré qu'ils me disent qu'ils ne me trouvent pas assez bon, car j'étais conscient de la réalité du football en intégrant le centre.

Un autre déception : ils vous disent qu'ils vous aideront et qu'ils vont vous trouver un autre club mais au final, ils ne font rien. J'ai dû trouver un club par moi-même. Il faudrait beaucoup plus de suivi concernant l'après-football.

Aujourd'hui, je joue en ABSSA (Association Belge des Sports du Samedi), parce que je veux continuer. J'adore le football, j'adore y jouer, mais c'est un monde de merde »

Maxence Hérode : « *Depuis ma première année de secondaire, j'étais en internat au Futurosport de Mouscron. J'étais dans l'équipe B de chaque catégorie et cela me convenait parce que je savais que rentrer dans l'équipe A ne dépendait que de moi.*



Mais à partir des U17, le club décide de ne plus faire d'équipe B et de prendre les meilleurs joueurs pour faire une seule équipe.

On était une bonne partie à partir, mais le club nous a donné rendez-vous individuellement pour nous expliquer la situation et pour écouter notre projet et nos envies. Si l'on voulait continuer le football, L'Excel Mouscron nous proposait de rejoindre Dottignies, un club de la région en Provincial 2 et d'autres clubs aux alentours.

Moi je n'ai pas accepté la proposition parce que je ne venais pas du Hainaut mais je sais que des personnes qui jouaient avec moi ont accepté.

Honnêtement, j'ai eu une bonne prise en charge de la part du club quand j'ai dû le quitter et je n'ai pas d'amertume envers eux. Le seul regret que j'ai est envers moi-même parce que je sais que j'aurais pu faire mieux mais que je ne me donnais pas les moyens à ce moment-là. »

L'avis d'un psychologue du sport

« *Quand je lis ces deux témoignages, un problème me vient directement à l'esprit. Dans les deux cas, ces jeunes ont été pris pour des produits commerciaux. C'est une réalité qu'on peut transférer dans le monde professionnel en général mais dans ce cas-ci, cela peut avoir des conséquences graves sur la santé mentale de certains de ces adolescents.*

Le problème avec les centres de formation, c'est que l'on prépare vingt-cinq joueurs par saison mais nous savons que vingt-quatre d'entre eux vont être jetés aux portes de l'équipe première. C'est-à-dire que l'échec est une majorité écrasante dans le football.

De toute ma carrière, j'ai vu la généralisation de cette pratique uniquement dans le football. C'est un comble parce qu'économiquement parlant, c'est l'un des seuls sports en Belgique, et même dans le monde, qui serait capable financièrement de soutenir psychologiquement et professionnellement des jeunes après un échec en centre de formation. »

Demain: La transition vers les pros

« *Le fait est qu'actuellement, les jeunes sont là pour pallier à des déflections, des blessures, des suspensions ou à certains besoins. Ce n'est pas le cas que pour le Sporting mais pour tous les autres clubs.* » Samba Diawara, T3 au Sporting Charleroi, nous donnera une explication de la transition du centre de formation vers l'équipe première.

Samba Diawara : « envoyer un jeune en équipe première, c'est déjà

Interview

T3 au Sporting de Charleroi, Samba Diawara porte plusieurs casquettes. L'une d'entre elles : jeter un œil au centre de formation et amener un maximum de jeunes dans le noyau pro.

Cela fait maintenant deux années que l'ancien international malien occupe ce poste. Selon lui, la transition de jeunes formés dans le centre de formation vers l'équipe première est encore trop peu prise en considération. Mais le club s'adapte petit à petit et un plan est prévu dans les années qui viennent pour intégrer plus de petits Zèbres dans le noyau A.

Avec le projet Zebra Talent du Sporting, le club montre sa volonté d'amener plus de jeunes chez les pros. A l'heure actuelle, combien de jeunes intègrent l'équipe première ?

« C'est difficile à dire parce que cela dépend des saisons. Mais, de manière générale, on peut déjà être heureux d'envoyer un jeune, tous les ans, du centre de formation au sein des pros. Depuis deux ans, on arrive à en envoyer régulièrement aux entraînements, mais trop peu pour le moment à qui on donne du temps de jeu. C'est d'ailleurs notre but dans les années qui suivent. Il faut former plus de joueurs qui pourront prétendre à être titulaires. »

Comment décidez-vous du nombre de jeunes que vous envoyez en équipe première ?

« Le fait est, qu'actuellement, les jeunes sont là pour pallier à des défections, des blessures, des suspensions ou à certains besoins. Ce n'est pas le cas que pour le Sporting mais pour tous les

autres clubs. Quand l'entraîneur a besoin d'un joueur à une certaine position, notre premier réflexe est de se tourner vers les jeunes pour voir si l'un d'eux peut tenir la route. Après, c'est au joueur de se montrer et de convaincre l'entraîneur. On a vu l'exemple avec Maxime Busi. Il répondait à un besoin de l'effectif, il a prouvé son talent et, depuis la saison passée, il est titulaire et international espoir belge. »

Quand vous envoyez un jeune en équipe première, vous lui laissez le temps de s'acclimater ?

« Cela dépend. Le temps qui lui est imparti n'est pas défini. Le jeune dépend un peu du besoin de l'équipe. Cela peut être un besoin très ponctuel comme cela peut être qu'un seul entraînement. Quand un joueur du centre de formation vient aux entraînements, il ne vient pas forcément à chaque fois pour du long terme. Après, s'il tape dans l'œil du coach, il peut rallonger son séjour. Le facteur chance joue aussi beaucoup dans ce genre de situation. »

Êtes-vous satisfait du quota de jeunes à Charleroi qui monte en équipe première ?

« Comme tous les formateurs, mon désir est qu'il y ait un maximum de jeunes envoyés chez les pros et qu'ils y restent. Si cela ne tenait qu'à moi, l'équipe ne serait composée que de joueurs issus du centre de formation. Après, il y a une réalité sportive, il faut des résultats et tous les joueurs au sein du

club ne sont pas forcément à même de les apporter. »

Y a-t-il une différente approche quand le joueur est encore mineur ?

« Le contact avec les parents se fait régulièrement durant toute sa formation dans le centre de formation. C'est Alain Decuyper, le directeur technique du centre, qui s'en charge en général. Pour l'aspect sportif, on repose l'avenir du jeune joueur sur un système de trois évaluations qu'on expose aux parents. Il y a deux évaluations qui concernent les points qu'on pourrait améliorer et la dernière concerne le choix de garder le joueur ou non. Donc, quand un mineur intègre le groupe pro et s'y impose, on le considère comme un adulte. Il va donc directement parler à Medhi Bayat afin de déterminer un

plan de carrière. Si le joueur le souhaite, il peut bien évidemment être accompagné de ses parents. »

Que faites-vous pour intégrer au mieux un joueur dans le noyau A ?

« La meilleure façon d'intégrer un jeune chez les pros, c'est de le considérer comme un pro. Cela ne veut pas dire qu'il faut le laisser livré à lui-même. C'est aussi mon rôle de l'accompagner pour que son parcours se passe bien. En général, des joueurs accomplis de l'équipe première prennent le jeune sous leurs ailes et lui montrent, par exemple, la préparation pré-entraînement au lieu de rester simplement sur leur téléphone. Tout cela se fait assez naturellement. »

Le système de transition vers l'équipe première semble être une dynamique bien rôdée, en quoi peut-on l'améliorer ?



Samba Diawara, entouré de l'entraîneur adjoint Frank Defays à gauche et le T1 Karim B.

ne par bien »

« Comme tout système, je pense qu'il y a des choses qui peuvent être améliorées. Je pense que l'avenir du club aura beaucoup d'impact positif sur la structure qu'on a mise en place, notamment grâce aux nouvelles infrastructures. Vous savez sûrement que d'ici 2024, le stade et le centre seront totalement déplacés à Marchienne-au-Pont. La bonne chose avec ce changement, c'est qu'il y aura une plus grande proximité entre les jeunes et les pros parce qu'ils seront sur le même site d'entraînement. Nous allons aussi faire en sorte de les U21 et/ou l'équipe réserve s'entraînent au même moment que l'équipe première. Il y aura donc plus de connections, plus d'interactions et c'est évident que cela facilite encore plus la transition. »

Vous avez dit en début d'interview qu'envoyer un joueur dans le noyau A est déjà une



Elhocine à droite.

© Photonews

bonne chose, qu'en est-il du reste de jeunes qui n'auront peut-être pas la chance de prouver leur valeur sportive?

« Il y a une réalité dans le football qui est que les places sont chères. L'objectif du club est que le jeune devienne un bon footballeur et, s'il intègre l'équipe première, c'est super, mais on ne le forme pas que pour Charleroi. Il y a d'autres divisions en Belgique et c'est aussi satisfaisant pour nous de voir qu'un joueur, qu'on a formé, poursuit sa carrière autre part. Si c'est le cas, on fait en sorte d'aider ces jeunes à trouver un club si ils le souhaitent. En tant que club phare du Hainaut, notre rôle est aussi d'alimenter les autres clubs des autres divisions en joueurs. Les joueurs qui viennent à Charleroi, ils proviennent en général de clubs amateurs, donc c'est aussi notre devoir de leur rendre la pareille. »

Quel est l'avenir de la post-formation ?

« Je pense que les clubs vont s'y mettre de plus en plus car on se rend compte qu'il y a de moins en moins de jeunes belges dans le championnat alors qu'il y a une réglementation qui impose six Belges dans un effectif de dix-huit. On aura donc besoin à l'avenir de réinjecter des jeunes belges, c'est aussi pour ça que je crois beaucoup en ce travail de formation. »



Clément Libertiaux lors de sa formation chez les Zèbres.

Un exemple positif de la post-formation

Issu de l'Ecole des Jeunes du Sporting Charleroi, Clément Libertiaux a su se faire sa place dans le monde professionnel.

Il est difficile de concrétiser un contrat professionnel dans un club où l'on a évolué dans le centre de formation. D'après Charles Wauters, il y a environ quatre pourcents de chance de finir son cursus sportif avec un contrat dans le club de la même division. Clément Libertiaux fait partie de ce petit groupe de privilégiés.

Après un court passage à Anderlecht entre ses douze et quinze ans, c'est à Charleroi qu'il débute et finalise sa formation au poste de gardien. De son expérience, il en garde majoritairement du positif. « C'était des belles années. Ce n'était pas toujours évident de combiner école, football, famille, etc. Mais ces années m'ont beaucoup appris, à la fois d'un point de vue organisationnel et sportif », explique-t-il.

Malgré la concurrence rude que l'on retrouve au poste de gardien, Clément réussit à faire sa place et à s'entraîner avec le noyau pro. Conscient de la pression sur ses épaules, il souligne malgré tout la bonne am-

bianche avec les coaches et les autres gardiens lors des séances d'entraînement. « C'était vraiment une relation spéciale avec les entraîneurs des gardiens. Nous sommes trois ou quatre joueurs, donc on est plus proches les uns des autres. Il y avait deux entraînements par semaine juste avec les gardiens et c'était vraiment des bons souvenirs. On était comme une petite famille. »

À la fin de son passage en centre de formation, c'est finalement à l'Excel Mouscron qu'il jouera ses premières minutes en professionnel lors d'un match de championnat.

Transféré à La Louvière depuis quelques semaines, Clément Libertiaux reste un exemple à suivre pour les jeunes dans les centres de formation. « Je pense avoir bien réussi ma transition chez les pros, mais je trouve ça dommage qu'on ne donne pas plus sa chance à des jeunes sortis des centres. J'ai reçu cette chance, j'espère que beaucoup d'autres en auront à l'avenir », conclut-il.

Le mot du journaliste

Parmi les personnes que j'ai pu rencontrer lors de la préparation de ce dossier, il était facile de reconnaître les enthousiastes et les dépités, les déçus et les personnes remplies d'espoir. Le centre de formation est, à une certaine échelle, le reflet du monde du football professionnel. Sportivement, le droit à l'erreur y est interdit. Si un joueur a un coup de mou, il est fort probable que le club arrête sa collaboration avec lui et le laisse livré à lui-même. Des programmes sont pourtant mis en place depuis des années pour faciliter la transition entre le monde du football et la «vie normale».

En se lançant dans le grand bain, en intégrant la formation d'un club de football pro-

fessionnel, les joueurs connaissent les risques et les probabilités de réussite. Des coaches mentaux et les entraîneurs principaux sont là aussi pour remettre les pieds sur terre quand c'est nécessaire. Mais il reste toujours quelques déçus.

Le système des centres de formation est perfectible, mais il va vers un mieux en ne considérant plus les «apprentis» comme des sportifs à part entière mais comme des étudiants-adolescents dont l'un des objectifs pourrait être de devenir footballeur professionnel. Voilà une nuance qui, avec des exceptions, nous montre que les centres de formation ne sont pas qu'une question de ballon rond.